

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187581>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Le prétendant.

Pourquoi diable l'appelle-t-on Plon-Plon?... Un petit retour dans l'histoire va nous le dire. Lorsqu'en 1793, la Corse fut livrée aux Anglais, la mère de Bonaparte (Marie Laetitia) dut s'enfuir et vint débarquer à Marseille avec son fils Lucien et ses trois filles. Réduite aux maigres subsides que la République accordait aux patriotes réfugiés, elle y vécut dans le plus grand dénuement, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, put améliorer le sort de sa famille. Dès lors, elle suivit la fortune extraordinaire de ce dernier, reçut, en 1804, le titre de *Madame Mère*, eut un palais et une cour,

Mais cette femme, dont presque tous les fils possédaient un trône, conserva, au milieu de ces grandeurs, l'austère simplicité de sa vie passée. Il paraît même que, malgré le désir de l'Empereur, elle poussait sa répugnance pour le faste et l'éclat jusqu'à la parcimonie, et qu'elle s'attachait moins à jouir du présent qu'à se prémunir contre les éventualités de l'avenir. Par une prévoyance de mère de famille dont la vie avait été rudement éprouvée, elle disait parfois avec une gaieté pleine de mélancolie : *Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois.*

Après Waterloo et l'abdication de Napoléon, Madame Mère se retira à Rome, où elle vécut dans une retraite profonde, protégée par le respect de toute l'Europe. Dans son palais, tout était silencieux et sévère. A cette époque, presque toute la famille impériale était réunie autour d'elle. Le roi Jérôme y vint avec sa femme et ses trois enfants, en 1823, et c'est dans ce milieu que le prince Napoléon, dont on s'occupe tant aujourd'hui, passa une partie de ses jeunes années. C'était un gros garçon d'une santé luxuriante, et qui mangeait comme quatre. Sa grand-mère, encore rieuse, l'appelait tour à tour *Gros-Bouffi* ou *Plon-Plon*, sobriquet qui lui est resté, hélas ! En 1835, le prince fut envoyé à Carouge, près Genève, dans la pension de M. Venet, pour y continuer ses études.

Le soldat. — Une année après, son oncle, le roi de Wurtemberg, l'appela et le fit entrer à l'école militaire de Louisbourg. Il y resta 4 ans, et l'on s'aperçut qu'il n'était guère devenu belliqueux. A cette époque, on craignait une conflagration générale, M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, montrait les dents à la Sainte-Alliance, et voulait absolument conquérir l'Europe.

Le prince fut heureux de refuser alors toute es-

pèce de grade et de pouvoir dire : « Impossible de me battre contre la France ! »

Il aurait pu ajouter : « ni contre personne. »

Plus tard, lors de la guerre d'Orient, il ne se soucia pas de guerroyer et abandonna bientôt Sébastopol et ses tranchées, incommodé, dit-on, par d'autres tranchées.

De méchantes langues affirmaient alors que le fils de Jérôme, parti pour l'Orient avec une figure complètement rasée, en était revenu avec une barbe de sa peur.

D'autres, modifiant le sobriquet donné par Madame Laetitia, nommèrent le prince *Craint-plomb*.

A propos de la campagne d'Italie, on a dit aussi qu'il avait pris le commandement d'un corps très pacifique qui traversa la Toscane à une distance respectable du théâtre de la guerre, et que, sur son passage, il était suivi des bénédictions des familles, que son nom seul avait complètement rassurées sur le sort de leurs enfants, qui faisaient partie de son armée.

Sans gêne. — Un biographe, fort satirique, il est vrai, raconte qu'à l'époque, où Napoléon-Joseph-Charles-Paul était gouverneur en Afrique, on lui annonça un jour la visite de l'évêque d'Alger. Blotti jusqu'aux épaules dans son fauteuil, devant le feu, les jambes en l'air et le cigare à la bouche, il ne se dérangea nullement et dit au prélat, entre deux bouffées de fumée : « Je vous reçois sans cérémonie, Monseigneur.... Asseyez-vous donc ! »

Monseigneur ne s'assit point. Il sortit.

Les bons côtés. — Le prince n'est pas sans mérite, cependant ; il ressort de plusieurs appréciations très impartiales, qu'il possède une instruction fort élevée et s'est distingué dans diverses missions administratives, scientifiques, littéraires. Il présida la commission de l'Exposition universelle de 1855 avec beaucoup d'activité et de talent. Son rapport est, dit-on, une véritable encyclopédie des arts et métiers. Passionné pour les voyages, il s'embarqua en 1856, accompagné d'un groupe d'ingénieurs et de naturalistes, et visita les côtes de l'Ecosse, de l'Islande et du Groënland, d'où il rapporta une collection scientifique des plus curieuses. En 1857, il fit preuve d'heureuses dispositions diplomatiques, et arrangea, à la satisfaction des deux partis, le conflit survenu entre la Suisse et la Prusse, au sujet de la principauté de Neuchâtel.

Un de nos lecteurs nous envoie un recueil publié à Lausanne en 1799, chez Luquiens cadet, dans le-

quel, à côté de chansons patriotiques et révolutionnaires de l'époque, nous trouvons cette curieuse parodie de la *Marseillaise* :

Allons, enfants de la Courtille,
Le jour de boire est arrivé;
C'est pour nous que le boudin grille,
C'est pour nous qu'on l'a préparé. (*bis*)
Ne sent-on pas à la cuisine
Rôtir et dindons et gigots;
Ma foi, nous serions des nigauds
Si nous leur faisons triste mine.

A table! citoyens,
Videz tous les flacons;
Buvez, buvons,

Qu'un vin bien pur arrose nos poumons.

Décoiffons chacun sept bouteilles,
Et ne laissons rien sur les plats;
D'amour faisons les sept merveilles
Au milieu des plus doux ébats (*bis*).
Français! pour nous, ah! quel outrage!
S'il allait rester en chemin,
Que Bacchus, par son jus divin,
Relève encore notre courage.

A table! citoyens, etc.

Tremblez, lapins, tremblez, volailles,
Ou bien prenez votre parti;
Chacun de vous dans nos entrailles
Doit finir par être englouti (*bis*).
Tout est d'accord pour vous détruire,
Chasseurs et gloutons tour à tour;
Peut-être viendra-t-il un jour,
Où c'est vous qui nous ferez cuire.

A table! citoyens, etc.

Quoi! des cuisines étrangères
Viendraient gâter le goût français;
Leurs sauces fades et légères
Aurient le dessus sur nos mets! (*bis*)
Dans les festins, quelle déroute!
Combien nous aurions à souffrir!
Nous ne pourrions plus nous nourrir
Que de fromage et de choucroute.

A table! citoyens, etc.

Amis, dans vos projets bachiques,
Sachez ne pas trop vous presser;
Épargnez ces poulets éthiques,
Laissez-les du moins s'engraisser. (*bis*)
Mais ces chapons aristocrates,
Chanoines de la basse-cour,
Qu'ils nous engraisent à leur tour,
Et n'en laissons rien que les pattes.

A table! citoyens, etc.

Amour sacré de la bombance,
Viens élargir notre estomac.
Quand on songe à remplir sa panse,
Faut-il consulter l'almanach? (*bis*).
Du plaisir de manger et boire
Si l'on te doit l'invention,
Sauve-nous de l'indigestion
Pour que rien ne manque à ta gloire.

A table! citoyens, etc.

Onna vesita d'amoeirão.

Quand l'est qu'on a dai felhiès dein l'adzo iò lè valets coumeinçant à lè reluquâ, on est adi on bocon ein cousin, kâ la mâiti dâo teimps clliaò bougressès

s'amoratsant dâo premi galant que lâo vint contâ dai gandoisès. Se lo luron est on dzeinti coo et que l'aussè dai chôquès que cheintant la courtena, pachince, mà se lo gaillâ n'est qu'on bedan, va-tâo diablio!

Djan-Luvi avâi onna felhie, la Luise, qu'avâi zu 21 ans dou dzo dévant la St-Martin, et que frequen-tâve à catson on valet, que cein n'allâvè pas à Djan-Luvi, po cein que l'étant 'na troupa d'einfants per tsi cé pétaquin. — Quand l'arant partadzi eintrè ti, se fasâi, sant pas totu dè fèrè n'appliâ tsacon; tandi que noutra Luise, qu'est tota soletta, vâo avâi tant qu'à la derraire coulhi, et pâo preteindre à n'on meillâo parti.

— L'est portant bin galé, se lâi fâ sa fenna, la Fanchette!

— Câisse-tè avoué ton galé! est-tè que la biautâ baillè à medzi, se repond Djan-Luvi, que ne volliâvè pas ourè parlâ dè cé lulu?

L'est bon. Onna demeindze né que lè dou vilhio étant z'u veilli tsi lo vesin Janôt, lo galant, qu'étâi catsi pè lo courti derrâi lè bossons dè gresalès, lè ve parti, et fut binstout vai sa miâ. Mà vo sédè lo diton: lè z'affèrès ne vant pas tant bin grandteimps! Assebin, on momeint apri, vouaiquie qu'on oût tenailli lo péclliet dè la porta. L'étâi Djan-Luvi et la Fanchette que s'eimbétâvant per tsi Janôt, iò ti lè z'einfants recordâvant ein on iadzo, que s'étant dé-cidâ à reveni à l'hotò, la Fanchette ne sè trovâve pas bin, soi-disant.

Quand l'amoeirão oût que l'étâi Djan-Luvi, ne fâ pas à noce. Po sè sauvâ, lâi faillâi pas sondzi, adon l'estaffier châtè su lo soyi, met lo pi su la tièce dâo bou, eimpougnè lo coumâclli de 'na man, s'eimbriyè ein amont, accrotsè dè l'autra man on bâton de sâo-cesse âo fedzo, et *houp!* sè fourrè dein la clliya, permi lè coquiès, tandi que la Luise fasâi état dè brotsi pè lo pâilo.

Ma n'est pas lo tot: la Fanchette, qu'avâi frâi âi pi, vâo fèrè onna voilâie et allumè lo fû, et tot ein s'êtsâodeint, le fâ à se n'hommo que s'étâi assebin achetâ découtè: Tot parâi lo gaillâ a z'u bio fèrè dè châi veni tandi que n'etiâ lavi!

— Ah! lo diablio m'écrasâi, se lo savé, se repond, se ne faré pas dâo trafi!

Ma fâi, âo mîmo momeint, on oût onna pétaie dè la metsance per amont la tsemenâ, et dévant que l'aussant pi z'u lo teimps dè vouâiti que l'irè, tot vint avau, que lo fû a été escarbouilli et détieint, la Fanchette étaissa lè quatre fai ein l'air, permi lè coquiès, et Djan-Luvi apliati à botson que bas, lo naz permi lè saocessès âi tchoux. C'étâi lo gaillâ qu'étoffâvè per dedein la foumâire, qu'avâi volliu sè teri dè coté, et qu'avâi fé rontrè duè dai rioutès que tegnant la clliya, et lo vouaiquie avau avoué tot lo comerce, su lè dou vilho que sè sant cru perdu et qu'ant bo et bin pinsâ que l'étâi lo diablio mîmo que fasâi tota cllia chetta, ka lo gaillâ profita dè tot cé grabudzo po s'esquivâ, tandi que la Luise, que fasâi se n'innocèinta, arrevâvè âo galop, et cou-dessâi avâi onco pe poaire què son pére et sa mère...

Quand l'ant étâ remet dè cllia castatofe, ne sé pas se Djan-Luvi s'est pensâ que lo diablio porrài bin ètrè d'accoo avoué la Luise et son cocardier; mà tantiâ que po ne pas s'esposâ à revairè lo sabat pè l'hotò, lè z'a laissi fèrè, et tot cein a fini per on bet d'accordâiron.